

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 10 (1977)
Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques
Autor: Cugnini, Marcelle / Cugnini, Marcelle

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Alexandre Blok, Œuvres en prose 1906-1921. Traduction et postface de Jacques Michaut. Collection « Classiques slaves », Editions l'Age d'Homme, Lausanne, 1974, 553 pp.

« La prose de Blok ? Ça existe ? » — L'ami qui m'a fait cette remarque, tout récemment encore, n'était pas le premier ; il ne sera sans doute pas le dernier. On connaît, de Blok, *Les Douze* et *Les Scythes* ; on connaît, par les petits livres de Sophie Laffitte et de Nina Berberova, ainsi que par quelques anthologies, certains de ses poèmes lyriques (fort peu d'ailleurs : ils sont au nombre d'environ 1250, sans compter les traductions, de Heine et autres) ; on connaît, ici et là, jusqu'à son théâtre lyrique (*La Rose et la Croix* ; *La Baraque de foire* ; *L'Inconnue*). Mais sa prose — critique littéraire et dramatique, théorie de la culture, pensée socio-politique — tout cela restait inaccessible au non-russisant jusqu'à la parution de ce beau choix traduit et commenté par Jacques Michaut.

Sur le plan quantitatif d'abord, ce choix couvre quelque deux tiers du matériel contenu dans les tomes V et VI de l'édition soviétique en huit volumes, parue à Moscou-Léninegrad entre 1960 et 1963. (C'est d'ailleurs, avec l'édition en douze volumes de 1932-1936, la seule tant soit peu complète à avoir vu le jour ; une édition académique fait toujours défaut.) Sur le plan de la qualité, l'on peut dire qu'en somme il n'y manque aucun des articles vraiment importants : ni *Les éclairs de l'art*, surprenant document culturel, fruit des mois passés en Italie (1909), qui sert comme toile de fond aux superbes *Vers italiens* ; ni les deux articles consacrés à Apollon Grigoriev ; ni celui traitant *De l'état actuel du symbolisme russe* (1910) ; ni (à une exception près, de peu d'importance) les sept morceaux réunis par la suite (1918) sous le titre *La Russie et l'intelligentsia*, parmi lesquels *L'Enfant de Gogol*, essai lyrique qui chante le musicien-poète que fut pour Blok l'auteur des *Ames mortes* (Blok n'a-t-il pas, tout jeune encore, choisi Gogol parmi ses poètes préférés ?) ; ni, enfin, les écrits consacrés à Vladimir Soloviov (*Le moine-chevalier*) et à l'Acméisme (*Sans divinité, sans inspiration*), ni le poignant discours sur Pouchkine (*De la mission du poète*), admirable profession de foi qui, tout comme celui, plus connu, de Dostoïevski, nous dit autant, si ce n'est plus, sur le compte de son auteur que sur celui de son sujet. Somme toute : choix catholique et bien conçu ; pages passionnantes, parfois provocatrices. S'il y manque un texte pour compléter le diapason, ce serait, à notre sens, le fragment qui devait servir de préface à une collection d'auteurs russes des XVIII^e et XIX^e siècles (*O spiske russkich avtorov*) — fragment peu remarqué, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure.

Les quarante-huit articles présentés ici sont suivis de notes explicatives s'étendant sur une cinquantaine de pages. Basées pour le fond sur celles de l'édition soviétique, elles se trouvent souvent élargies pour inclure des détails peu familiers au lecteur français, parfois adaptées par souci d'une plus grande objectivité. L'exercice, bien mené dans son ensemble, entraîne parfois des inexactitudes à son tour.

Un exemple : lorsque, dans l'article *Élément et culture*, Blok fait allusion à la troisième *Douma*, l'édition soviétique se contente de remarquer que cette Assemblée, « convoquée en 1907, renforça les liens entre le tsarisme et la bourgeoisie réactionnaire » ; l'édition française, après avoir évoqué brièvement les événements d'octobre 1905 qui précédèrent la formation d'une assemblée législative (la *Douma*), continue : « Les deux premières furent rapidement dissoutes, en 1906. La troisième, convoquée en 1907, eut une existence un peu moins brève, mais aussi des pouvoirs plus réduits. » Or, si le fait que la deuxième *Douma* siégea en 1907 (du 5 mars au 16 juin) est un détail sans grande importance, il n'en va pas de même pour la troisième, dont l'existence, loin d'être « un peu moins brève », fut en réalité de cinq ans, voire le terme intégral prévu par la loi (1907-1912). On pourrait citer d'autres exemples. Parmi les Notes encore, force est de relever le nombre surélevé de coquilles qui, si elles sont rarement graves, n'en sont pas moins regrettables dans un volume de ce niveau : certains noms propres ont particulièrement souffert à cet égard.

A Blok prosateur, on reproche le plus souvent deux choses : l'obscurité de son style — son caractère confus, brumeux — et sa prétendue « naïveté politique ». Disons d'emblée que sa prose n'est ni plus ni moins obscure que ses vers. Alors ?... Comme Jacques Michaut fait remarquer dans son excellente Postface (qui devrait plutôt servir de Préface, comme elle est indiquée, mais à tort, sur la couverture) : « Blok illustre avec une simultanéité presque constante (...) les deux genres à la fois. (...) Dans l'esprit de Blok, (...) prose et poésie sont des modes d'expression extérieurement contradictoires et intérieurement complémentaires, la manifestation d'un seul et même art. » Blok lui-même en était pleinement conscient, qui affirma une fois : « Mes vers (...) sont tout simplement une description détaillée et conséquente de ce que j'expose dans cet article » (*De l'état actuel du symbolisme russe*). Accuser Blok de « naïveté politique », c'est faire preuve d'une incompréhension magistrale à l'égard du monde qu'habitait le poète. Que l'on se rappelle tout d'abord ses paroles indignées au sujet des *Douze* : « ... ceux qui (y) voient des vers politiques sont ou aveugles à l'art, ou enfoncés dans la boue politique jusqu'au cou, ou encore possédés par une grande rancune, — qu'ils soient ennemis ou amis de mon poème » (1^{er} avril 1920). Pour Blok, comme pour les Slavophiles avant lui, comme pour Pasternak après, la question, la seule, ne fut jamais, à vrai dire, d'ordre politique, mais historique et surtout — culturel. Comment expliquer autrement d'ailleurs sa façon cavalière de tracer (dans le fragment auquel nous avons déjà fait allusion) l'histoire de la pensée russe en passant résolument sous silence tous les penseurs radicaux-révolutionnaires des années 1860 et 1870 ? Pourquoi ? Parce que, dit Blok : « A cette époque la pensée se ternit, la langue même s'effrite ; à cette époque nous n'avons pas besoin de la suivre jusqu'au moment où, vers la fin du siècle, (elle) réapparaît (...) avec une force renouvelée chez Vladimir Soloviov » (*O spiske russkich avtorov*). La vraie question, « la question primordiale, la plus vitale, la plus réelle », comme il écrivit à Stanislavski (9 décembre 1908), n'était rien moins que le destin de la Russie...

Qu'il s'agisse de prose ou de poésie, de pensée ou de prophétie, les sources chez Blok sont toujours et partout les mêmes : « la musique de l'âme », « l'orchestre mondial », « l'esprit du temps » que l'on trahit à ses risques et périls. Cette musique est « l'essence du monde » (« au commencement était la musique »), son rythme représente « la culture même » (*Journal* du 31 mars 1919) ; dans un monde où sans cela « tout finit », « la musique seule ne meurt pas » (*L'Enfant de Gogol*). Que l'on suive Blok dans sa conception musicale du monde ou non, il est de toute évidence qu'il n'y a là, à tout moment, qu'un seul et même Blok. On

ne peut pas, en bonne logique, se réclamer des profondes « vérités intuitives » prétendument trouvées dans ses vers, et en même temps refuser le nom de « vérités » aux idées contenues dans ses écrits en prose. Ces deux « mondes » puisent à la même source musicale, et c'est précisément cette source qui assure à son œuvre d'ensemble sa cohésion, sa logique, son intégralité. « S'il existe donc un secret dans la poésie de Blok, seule la prose (et il faut prendre ici ce terme dans toute son acception, en y incluant les journaux intimes, les carnets et la correspondance) peut nous livrer la clef. » Ces paroles sont encore de Jacques Michaut, dans sa Postface. En saluant la parution de cet excellent livre, exprimons l'espoir qu'il sera complété par d'autres, contenant précisément ces derniers éléments clefs de l'œuvre du poète.

R. K.

Alexandre Herzen, Passé et Méditations. Traduit, présenté et commenté par Daria Olivier. Collection « Classiques slaves », Editions l'Age d'Homme, Lausanne. Huit parties en quatre volumes. Tome I, 1974, 472 pp. Tome II, 1976, 434 pp. (Les tomes III et IV paraîtront en 1977 et 1978.)

Une des figures les plus intéressantes et les plus attachantes du XIX^e siècle russe, socialiste, homme politique et polémiste, Alexandre Herzen est aussi et surtout un des très grands écrivains de son temps. Mais le lecteur français l'ignore. Tolstoï le plaçait au même rang que Pouchkine, Lermontov, Gogol, Dostoïevski et... lui-même. Pourquoi cette ignorance du public français ? Très simplement parce que son œuvre maîtresse, les huit parties de *Byloïé i Doumy (Passé et Méditations)*, n'avait jamais été traduite en entier en français. Cette lacune est en bonne voie d'être comblée et c'est à l'Age d'Homme et à l'excellente traduction de Daria Olivier que nous le devons. Les deux premiers volumes — près de 900 pages — ont déjà paru. Le troisième est en préparation.

Cet illustre méconnu, ami de Hugo et de Michelet, est né à Moscou juste avant la campagne de Russie. Enfant naturel d'un riche aristocrate russe et d'une jeune Allemande d'origine modeste, Alexandre Herzen grandit dans une de ces familles typiquement moscovites, où de grands seigneurs esclavagistes cultivés et teintés de voltairianisme conciliaient à leur manière les leçons des Encyclopédistes avec la vie patriarcale. Adolescent, Herzen est le témoin de l'insurrection des Décembristes et de la sanglante répression ordonnée par le nouveau tsar Nicolas I. Tout pénétré de romantisme allemand, vivant d'idéaux sublimes, avec son ami Nicolas Ogariov, il jure solennellement — un soir sur une colline dominant la Moscova et la ville entière — de venger la révolution mort-née, les Décembristes ses idoles et de continuer leur œuvre. Geste théâtral d'adolescent sans doute, mais qui va conditionner toute sa vie, sa pensée politique, son œuvre.

A l'Université de Moscou, il se consacre aux sciences, s'initie à la philosophie idéaliste de Schelling, fonde un cercle d'étudiants séduits par les doctrines du socialisme utopique de Saint-Simon et de Fourier. Mais Nicolas I et sa police secrète, la Troisième Section, veillent. Herzen arrêté en 1834 est exilé à Viatka, aux portes de la Sibérie, puis condamné à la résidence forcée à Vladimir, petite ville proche de Moscou. Au cours d'un voyage clandestin dans sa ville natale, il

enlève très romanesquement sa cousine Natalie, l'épouse. Durant ces années d'exil, non seulement il accomplit un intense travail intellectuel, mais apprend à connaître la Russie et son peuple, les autres bannis victimes comme lui du régime, les déportés polonais, ennemis jurés de l'autocratie.

En 1840, Herzen est autorisé à revenir. A Moscou, l'intelligentsia, agitée par la métaphysique de Hegel, a profondément changé. Herzen évolue rapidement vers une gauche hégélienne et devient aussitôt un personnage de premier plan. Il exerce une influence décisive sur Biéliniski, le premier grand critique littéraire russe, celui qui sut découvrir les talents de Gogol, de Dostoïevski et de tant d'autres. Un moment fonctionnaire à St-Petersbourg, la capitale, Herzen étroitement surveillé est bientôt expulsé en province, à Novgorod. Malgré ses démêlés avec le pouvoir, il déploie une étonnante activité, commence à se faire un nom dans la littérature par une série d'articles sur le progrès et les sciences naturelles (sous la signature d'Iskander), articles qui marquent les premiers symptômes du tournant, dans la pensée russe, de l'idéalisme romantique vers le positivisme scientifique.

De retour une fois encore à Moscou, il n'y trouve pas plus qu'en province la possibilité d'agir. Son père meurt en lui laissant une solide fortune. C'est alors qu'il prend la grave décision de quitter sa patrie. Attiré par la France, rêvant d'un champ libre loin de la censure, de la police et de l'oppression, Herzen, accompagné de sa femme, de sa mère et de ses enfants quitte la Russie pour Paris en 1847. Il ne sait pas encore que jamais plus il ne reverra cette terre russe, ce peuple russe pour lequel il ne cessera de lutter jusqu'à sa mort, en 1870.

A peine arrivé à Paris, Herzen voit éclater la révolution de février 1848. Il l'accueille avec enthousiasme, s'agite, milite, invective, annihilant ainsi toute possibilité de retour en Russie. A partir de ce moment, il s'identifie au mouvement révolutionnaire d'Europe. Expulsé de France, il se réfugie dans notre pays où il acquiert la nationalité suisse. Puis c'est le désenchantement. L'échec de la révolution bouleverse Herzen. Il n'a plus rien à espérer de l'Occident et décide de consacrer toutes ses forces à la libération de la Russie, à la lutte pour l'abolition du servage.

Installé à Londres en 1852, Herzen fonde la première imprimerie russe d'Occident, publie un almanach *L'Etoile polaire* et une revue *Kolokol (La Cloche)*, qui exerça une influence énorme car, bien qu'officiellement interdite, elle fut très largement diffusée en Russie.

C'est en 1852 également que Herzen commence la rédaction de *Passé et Méditations*. Il vient de débarquer en Angleterre où il « vit dans un coin perdu de Londres, séparé du monde entier par la distance, le brouillard et (son) bon vouloir ». Pourquoi cet isolement ? Herzen vit alors la période la plus sombre de son existence. Après la désillusion due à l'échec de la révolution, une tragédie s'est nouée dans l'intimité de son ménage. Natalie, délaissée pour la politique, s'éprend du poète allemand Georg Herwegh. Après de longues souffrances, les époux se retrouvent. Mais le deuil s'installe. La mère de l'écrivain et son fils Kolia sont victimes d'un naufrage au large de Nice. Enfin, en mai 1852, Natalie meurt, minée par la maladie et les chagrins.

Herzen éprouve alors le besoin de revivre son passé pour le comprendre, de réhabiliter la mémoire de sa femme. Son but immédiat est « d'élever un monument posthume à la malheureuse Natalie et flétrir celui qui avait causé sa perte ». Voilà le point de départ de *Passé et Méditations*. Dans l'œuvre achevée, ces événements prennent place dans la cinquième partie. Herzen a travaillé à son livre durant seize ans.

Le populisme russe ne s'est pas exprimé d'abord dans une doctrine, mais dans une vie, celle de Herzen. Tout au long de *Passé et Méditations*, Herzen se raconte, racontant son siècle. Selon sa propre formule, son existence est celle « d'un homme qui s'est trouvé par hasard sur le chemin de l'Histoire » et dont il a reçu le « reflet ». Cette existence mouvementée, passionnée, le « père du populisme » l'a retracée d'un bout à l'autre dans *Passé et Méditations*. A travers ses émotions, les événements de sa vie d'enfant, d'adolescent — mais d'un adolescent conscient de sa force future, de son originalité — à travers les détails de sa vie familiale, puis par l'élargissement progressif du monde extérieur, université, salons mondains et cercles politiques, la prison, Viatka et Vladimir, Moscou et Saint-Pétersbourg, Herzen nous offre une des peintures les plus riches et les plus passionnantes de la première moitié du XIX^e siècle russe. Mais se racontant et retraçant les événements auxquels il a participé, Herzen ne fait pas seulement œuvre de chroniqueur ; ce qu'il cherche et tente de nous révéler, c'est le sens de l'Histoire caché dans une vie vécue au jour le jour et dans celle des autres.

Chronique ? Mémoires ? Confessions ? Il est malaisé de définir cette œuvre, dont le plus grand charme est son absolue originalité. Nous préférons parler de roman autobiographique dans la mesure où cette étiquette évoque mieux le choix de l'écrivain, la transposition artistique qu'il opère, la primauté du poétique sur le réel. Un des problèmes soulevés par les commentateurs de Herzen est celui des nombreuses erreurs, des oublis, des citations inexactes que l'écrivain fait de son propre journal, de celui de sa femme ou d'autres documents. Les très riches notes et commentaires de Daria Olivier en rendent largement compte. Oubli ou distraction d'un écrivain peu soucieux de précision ? Non, sans doute. Herzen ne reproduit pas simplement les éléments du réel, une tranche d'Histoire. Il nous fait découvrir tout un univers auquel il donne un sens — le sien — par l'écriture. Tout ce matériel vivant, son vécu, celui de ses proches, est remanié, transfiguré par le pouvoir de la création. Herzen choisit « de marquer le cœur des lecteurs » et non pas simplement de les informer. Et si l'on peut parler de chef-d'œuvre, c'est bien parce que *Passé et Méditations* révèle un artiste absolument maître de son écriture. Le style de Herzen est brillant, mobile, inimitable. A la fois proche de la conversation et très élaboré — ses portraits comptent parmi les meilleures pages qu'il ait données — son art nous séduit par la fusion vivante de techniques aujourd'hui encore très modernes et d'un charme romantique suranné.

Au terme de cette présentation, le lecteur français est en droit de se demander pourquoi cette œuvre n'a pas été traduite intégralement plus tôt. Après tout, ni Gogol ni Dostoïevski n'ont tant attendu. C'est que *Passé et Méditations* pose tout le problème de la littérature d'émigration. Herzen fut le premier grand émigré russe. Il est le père d'une lignée d'hommes, d'écrivains qui depuis plus d'un siècle ne cesse de s'amplifier. Son œuvre a été longtemps inaccessible au public russe. Publié très partiellement dans *L'Etoile polaire* et *La Cloche*, ensuite dans l'édition posthume des *Œuvres* en dix volumes (Genève, 1875-1879), *Passé et Méditations* a été édité pour la première fois intégralement dans les années qui suivirent la Révolution de 1917 (dans les *Œuvres complètes* préparées par M. K. Lemke, tomes XII-XIV, Petrograd, 1919-1920). Depuis, en Union Soviétique, l'œuvre de Herzen a trouvé la place qu'elle mérite. Une traduction anglaise existe depuis longtemps. Grâce à la présente édition, cette œuvre peu commune, trop méconnue, est enfin rendue accessible au lecteur francophone.

Marcelle Cugnini.

